

Introduction à l'itinéraire de saint Bernard

D'après la conférence de Carême 2015, Pierre Alban Delannoy

On m'a demandé de vous parler ce soir de saint Bernard. Je vais essayer de le faire dans l'esprit de cette soirée et de ce temps de Carême, en m'appuyant pour commencer sur le début d'un sermon que Bernard a lui-même écrit et prononcé pour le Carême. Il s'agit du second sermon dans une série qui en compte sept. Ce sermon a été écrit pour le premier jour du Carême, le Mercredi des Cendres. Cette homélie se présente comme un commentaire d'un passage du prophète Joël qui est lu ce jour-là. Voici ce passage, il est court, je le cite : « Convertissez-vous vers moi de tout votre cœur, dans le jeûne, les larmes, les gémissements, déchirez vos cœurs et non vos vêtements, dit le Seigneur. »

Le texte comporte un mot-clé du vocabulaire de Bernard, c'est le mot de conversion. Ici dans sa forme verbale : convertissez-vous.

Deux précisions pour bien comprendre ce mot chez Bernard. D'abord, pour lui, il n'y a pas de conversion sans liberté. La conversion est un acte libre, volontaire, une réponse que le chrétien donne à Dieu qui l'appelle. Ensuite, la conversion n'est pas un acte unique par lequel on adhère à la foi ou à la doctrine de l'Eglise, une fois pour toute, dans le sens où on le dit parfois : ce jour-là, je me suis converti ; ou lorsqu'on parle d'un moine qui est entré au monastère. Non, pour Bernard, la conversion est un chemin, c'est un processus, une suite de décisions et d'actes, tout au

long de la vie. Nous essaierons de voir ce qu'il en a été pour la vie de Bernard.

Par ailleurs, il faut être attentif à la manière dont Bernard parle de la conversion dans cette citation du prophète Joël que nous venons d'entendre. Il utilise le verbe dans une tournure très inhabituelle : il dit : « convertissez-vous vers le Seigneur ». Il ne dit pas convertissez-vous, mais convertissez-vous **vers** le Seigneur. Se convertir c'est prendre une direction, une orientation, se tourner vers Dieu. Mais où est Dieu ? demande Bernard, au début du sermon. La question mérite en effet d'être posée, car, dit-il, « Dieu est partout, il remplit tout, il englobe la totalité du réel. » Dans ces conditions, quelle direction prendre pour me convertir vers toi, Seigneur mon Dieu ? Vers où me tourner pour me tourner vers toi ? » Et Bernard énumère différentes directions dans lesquelles on peut chercher : « En haut ? En bas ? A droite ? A gauche ? »

Eh bien, nous allons prendre cette question pour tenter de comprendre ce que fut l'itinéraire de Bernard. Bernard a fait de la recherche de Dieu le principe de sa vie ; nous nous demanderons quelles ont été les directions qu'il a prises, quels ont été les lieux où il a trouvé le Seigneur ?

1. La démarche initiale

Bernard est issu d'une famille de petite noblesse originaire de Fontaine, près de Dijon. Ses parents le destine, semble-t-il, à une carrière ecclésiastique, qui - s'il l'avait suivie, en aurait fait sans doute un évêque.

Il ne semble pas emballé par cette perspective. Plutôt que des études de droit, il suit des études littéraires à Chatillon sur Seine. Au lieu de s'inscrire ensuite dans l'une de ces écoles qui ouvrent dans les grandes villes et proposent un enseignement philosophique (l'ancêtre des universités), il est attiré par le monastère. Mais, il ne se précipite pas. Il n'entrera à Cîteaux qu'à l'âge de vingt-deux ans, ce qui est tard pour l'époque. Il semble qu'il ait mené une petite enquête pour connaître les monastères de sa région. Au cours de celle-ci, il entend parler de ce Nouveau Monastère installé dans un endroit reculé, dans une plaine marécageuse, qui n'a pas de nom propre et qu'on se contente de désigner du nom des joncs qui poussent dans ce coin inhospitalier, les cistels : Cîteaux. Il apprend que les moines n'y sont guère nombreux et qu'ils vivent très misérablement. D'où viennent-ils ? Ils ont quitté le monastère de Molesme une douzaine d'années plus tôt, parce qu'ils estimaient que la Règle de saint Benoît n'y était pas assez suivie. En particulier, ils jugeaient que la vie monastique y était par trop contaminée par les affaires du monde, les Seigneurs locaux y avaient installé leur cour et l'abbé de Molesme avait lui-même le statut de seigneur. Ils sont une douzaine à quitter Molesme. Ils le font tout à fait dans l'esprit de conversion que Bernard décrit dans son sermon de Carême. Ils s'en vont avec cette question en tête : où trouver Dieu ? à droite ? à gauche ? Ils ont l'idée de trouver un lieu en retrait du monde, au désert. Ils trouvent Cîteaux et installent leur Nouveau Monastère en s'inspirant de la Règle de saint Benoît, en comptant vivre de leur propre travail. L'expression de leur conversion c'est la prière et le travail.

La radicalité de cette vie plaît au jeune Bernard, qui en parle autour de lui et parvient à convaincre une trentaine de ses proches, amis, cousins, frères, à entrer avec lui à Cîteaux. Mais, ils veulent d'abord s'exercer, avant d'entrer. S'exercer, faire l'expérience de la vie communautaire pour voir s'ils sont aptes à cette vie et si vraiment ils sont de Dieu. Démarche de conversion, encore. Cette expérimentation est une sorte de mise à l'épreuve de la conversion qu'ils envisagent de faire dans la liberté. Et au bout d'une année d'essai, qu'ils mènent dans leur coin, sans rien dire à personne, surtout pas à Cîteaux, ils frappent à la porte du Nouveau Monastère. Et là ils trouvent des moines affamés qui ne cessent de prier Dieu de les aider. Voici qu'ils sont exaucés : Dieu leur envoie trente jeunes gens. Je pense qu'on a quelque difficulté à se représenter aujourd'hui le pas que franchissent Bernard et ses compagnons. Ils appartiennent à l'élite de la société féodale, ce sont des nobles, des chevaliers, ils n'ont aucune expérience du travail de leurs mains, aucune expérience de l'agriculture et voici qu'ils rejoignent des moines de la pire espèce, si j'ose m'exprimer ainsi : pas des moines qui prient à longueur de journée, non des moines qui ont pris le parti d'être des paysans, de travailler eux-mêmes la terre. Or la paysannerie à l'époque, c'est le bas de la société. La conversion est véritablement totale : elle est sociale, matérielle et spirituelle. Ils changent de monde, de vie. Vers où me tourner pour me tourner vers toi, Seigneur ? En haut ? En bas ? A droite ? A gauche ? ». La réponse qu'ils donnent c'est : en bas, très en bas.

L'arrivée du groupe des trente jeunes gens provoquent plusieurs effets sur la communauté de Cîteaux. D'abord, l'énergie qu'apportent les nouveaux arrivants est stimulante, sur le plan intellectuel et spirituel, sur le plan de la vie communautaire. Mais dans le domaine matériel, les choses sont bien moins positives : la terre peu fertile ne permet pas de nourrir une population si nombreuse. Bientôt, il faut envisager d'essaimer, de fonder d'autres monastères, ailleurs. Les quatre premières filiales seront la Ferté, en Bourgogne, Pontigny, Clairvaux, Morimond...

2. La fondation de Clairvaux

Bernard est choisi par l'abbé de Cîteaux, Etienne Harding, pour fonder Clairvaux. Pour Bernard, cette fondation est encore l'objet d'une conversion, d'une orientation vers le Seigneur. « Vers où me tourner pour me tourner vers toi, Seigneur ? En haut ? En bas ? A droite ? A gauche ? » Ce sera à nouveau en bas, dans le creux d'une vallée.

Bernard se met aussitôt à la recherche de terres et utilise ses ressources familiales. Il a un parent qui est comte de la Ferté sur Aube. Mais il n'est pas prêt à accepter n'importe quelle terre. Bernard a une idée assez précise du lieu qui convient pour installer un monastère, un lieu de conversion. Pas sur une colline ou sur une montagne où sont installées d'ordinaire les abbayes bénédictines. Dieu n'est pas là où on le croit,

dans les hauteurs, relatives, de cette terre. La vallée est le lieu qui convient à l'homme qui veut trouver Dieu.

Il s'en explique dans un sermon qu'il prononça à l'occasion de la fête de la naissance de saint Benoît, le 21 mars, sans doute l'un de ses premiers sermons d'abbé. Bernard y fait l'hommage de saint Benoît en le comparant à un arbre. Pas n'importe quel arbre, cependant ; un arbre qui porte des fruits. *« C'est un arbre planté près d'un ruisseau d'eau vive »*, dit-il. *« Où rencontre-t-on des ruisseaux ? se demande Bernard. N'est-ce point dans les vallées ; n'est-ce point entre des montagnes que les eaux s'écoulent ? Qui ne sait, en effet, que les torrents descendent toujours des flancs escarpés des montagnes et que toujours les vallées se maintiennent dans une sorte d'humble milieu. »* En même temps qu'il fait l'hommage de saint Benoît, il dit quelque chose de précieux sur la fondation de Clairvaux, sur la fondation cistercienne.

Voici une première qualité que Bernard attribue à la vallée : elle est **fertile**. Et il lui en donne une seconde, presque corollaire, l'eau qui donne sa fertilité à la vallée, elle ne vient pas d'elle-même, elle n'existe pas par elle-même, elle vient d'ailleurs, elle vient de l'eau qui ruisselle de la montagne. La vallée n'existe que parce qu'il y a un plateau ou une montagne et de l'eau qui s'en écoule. **La vallée est un lieu qui reçoit.** C'est une qualité qu'on peut rapprocher de l'humilité si chère à saint Benoît et aux cisterciens. Et encore aujourd'hui, neuf cents ans plus tard, si nous nous promenons du côté de Clairvaux, nous rencontrerons encore des eaux vives qui descendent des collines, à peu près à mi-

chemin entre les deux versants. *« C'est donc là que vous pourrez asseoir le pied en toute sécurité, vous qui êtes la monture du Christ, dit Bernard à ses frères de Clairvaux (...) c'est le sentier de la vallée que vous devez suivre ».*

Voici ce qui préoccupe Bernard en fondant Clairvaux : implanter le nouveau monastère **en un lieu modeste**, car la vie monastique doit être humble. Il oppose la vallée à la montagne, les vergers qui croissent dans les vallées aux arbres « stériles » qui poussent dans la forêt des montagnes. Ces derniers sont de grands arbres, hauts et forts, orgueilleux, mais qui ne portent pas de fruits, dit Bernard, et sont tout juste bons à recevoir la cognée du bûcheron. La montagne représente l'orgueil des entreprises humaines, la vanité de leurs projets. *« Etablissons-nous dans l'humilité, mes frères, soyons-y plantés, si nous voulons ne point nous dessécher ».*

Il en est une autre qui lui correspond étroitement : c'est que dans la vallée les arbres produisent des fruits. La vallée est **un lieu de fructification** : *« Nous n'avons pas l'habitude de choisir les montagnes pour faire des semis d'arbres, dit-il, parce qu'elles sont ordinairement arides et pierreuses. C'est dans les vallées qu'on trouve de la terre bien grasse, que les plantes profitent, que les épis sont pleins et que le grain rapporte cent pour un ».*

Ainsi commença Clairvaux, modestement dans une courte vallée qui n'était pas l'affreux désert que l'on dépeint parfois, mais qui devait être, retiré de l'activité bruyante et changeante du monde, un espace favorable à une vie de chercheur de Dieu.

3. L'opus dei

Maintenant que l'abbaye de Clairvaux est installée, même si c'est encore de manière précaire, où trouver Dieu à l'intérieur du monastère ?

La réponse se trouve dans la Règle de saint Benoît et dans toute la tradition monastique : Dieu se trouve dans les offices qui font sa louange sept fois par jour. Ce qu'on appelle l'Opus Dei, l'œuvre de Dieu : c'est le travail principal des moines que de chanter les psaumes pour Dieu. Et cela se déroule dans l'église, l'église abbatiale. Aussi faut-il que cette église soit accueillante à Dieu, qu'elle lui soit spécifiquement consacrée, pas une église encombrée de sculptures montrant des personnages grotesques, comme dira Bernard, recouverte de peintures, décorée de vitraux, de tentures luxueuses, et la critique porte aussi sur l'or des objets liturgiques ou la somptuosité des vêtements. : Pour l'abbé de Clairvaux, toute cette ornementation vient gêner le recueillement, la prière des moines, qui est leur activité principale. Bernard va déployer ses premiers efforts d'abbé à « créer un art liturgique aussi dépouillé que possible, en tous domaines, surtout dans celui de l'architecture ». Pour la construction de l'église de Clairvaux et celles des autres monastères cisterciens à venir, Bernard donne des préconisations assez précises afin que celles-ci soient des oratoires et non des lieux spectaculaires. Souvent le chevet des églises est arrondi pour agrandir le chœur et l'éclairer en y perçant des fenêtres qui font entrer la lumière du soleil. Il préconise, au contraire, des chevets droits. Il lui semble que l'ouverture de l'espace doit se faire ni en largeur ni en longueur mais en hauteur pour laisser

vibrer le son des psaumes que chantent les moines. Bernard veut favoriser l'acoustique des églises, qu'elles soient la conque dans laquelle résonnent la parole de Dieu qui est lue à chaque office et le chant des hymnes et des antiennes.

« Vers où me tourner pour me tourner vers toi, Seigneur ? En haut ? En bas ? A droite ? A gauche ? » Vers le haut.

4. *Le medius adventus*

Si l'église de Clairvaux peut donner à Bernard et à ses frères, les conditions de trouver Dieu dans la prière communautaire, ce n'est pas le lieu définitif où Dieu se tient. Pour avancer encore sur le chemin de sa conversion, il va falloir à Bernard connaître d'autres épreuves. A commencer par la maladie. Dans les premières années de son abbatiat, il tombe gravement malade. Il est obligé de garder le lit pendant plusieurs mois, à l'infirmerie de Clairvaux où il côtoie Guillaume de saint Thierry, un moine bénédictin, lui-même en convalescence. Ensemble, ils passent leurs journées à lire la Bible et à la commenter. Un livre retient leur attention : le Cantique des cantiques, qui est l'un des plus petits livres de la Bible, quelques pages à peine. C'est un poème d'amour dans lequel une jeune femme cherche son amoureux. Les rabbins qui l'ont inscrit dans le canon de la Bible hébraïque, ont vu dans cette histoire d'amour difficile une allégorie des relations non moins difficiles entre le peuple

d'Israël et son Dieu. Les Pères de l'Eglise ont vu dans l'Epoux (l'amoureux) la figure du Christ et dans celle de l'Epouse, l'Eglise. Guillaume de saint Thierry demande à Bernard de lui expliquer le Cantique. Et Bernard commence alors à le lui enseigner puis à écrire un commentaire du Cantique, qui sera son œuvre principale et qu'il poursuivra toute sa vie durant, la laissant inachevée.

Ce qui apparaît dans son commentaire du Cantique, c'est une nouvelle approche qui privilégie l'individu. Bernard voit dans l'Epouse la figure de l'âme de chacun qui aime le Christ (l'Epoux), mais qui a beaucoup de difficulté à lui rester fidèle et cherche sans cesse à revenir vers lui. C'est encore et toujours le chemin compliqué de la conversion. « Vers où me tourner pour me tourner vers toi, Seigneur ? En haut ? En bas ? A droite ? A gauche ? » C'est la question qui obsède aussi l'épouse dans le Cantique.

Bernard explique pourquoi on appelle ce poème le cantique des cantiques, le chant des chants. Quelles sont les autres cantiques qui seraient moins excellents que celui-ci ? Ce sont les psaumes que les moines chantent tous ensemble au moment de l'office divin. Ce sont des cantiques que l'ont dit à haute voix, mais ce cantique-là, il c'est un chant intime que chacun va lire en secret de son cœur, dans le silence, en intimité avec Dieu.

Or, c'est là, pour finir, que se déroule la vraie conversion. Le prophète Joël le disait déjà : « déchirez vos cœurs et non vos vêtements ». C'est en vous-même que cela se passe. Ce n'est pas sur la place publique que se déroule la conversion, mais en soi.

Bernard explique qu'il y a trois avènements du Christ : l'avènement historique, l'incarnation de Dieu en Jésus, en terre de Palestine, il y a pour nous plus de 2000 ans. Il y a l'avènement eschatologique, de la fin de l'histoire, quand le Seigneur viendra juger les vivants et es morts et ouvrir le ciel de sa gloire. Mais il y a un autre avènement qui est l'avènement intermédiaire, le *medius adventus*, l'avènement du Christ en nous.

« Vers où me tourner pour me tourner vers toi, Seigneur ? En haut ? En bas ? A droite ? A gauche ? » Dans aucune de ces directions mais en moi-même, dans mon cœur. C'est là qu'on trouve Dieu, c'est là qu'il vient nous visiter. Bernard dit que nous en avons tous fait l'expérience, mais que nous n'y avons pas prêté attention, nous ne sommes pas assez attentifs aux appels et aux venues du Christ en nous.

Il explique qu'il en a fait l'expérience et il la relate, dans le **Sermon sur le Cantique 74, 5**

« J'avoue que le Verbe m'a visité moi aussi [...] Bien qu'il soit souvent entré en moi, jamais je ne l'ai senti entrer. J'ai senti qu'il était là, je me souviens de sa présence. [...] Par où est-il entré et sorti – j'avoue que maintenant encore, je l'ignore, selon cette parole : « *Tu ne sais ni d'où il vient ni où il va* » (Jn 3,2). Il n'est certes pas entré par les yeux car il n'a pas de couleur ; ni par les oreilles, car il n'a fait aucun bruit ; ni par les narines, car il ne se mêle pas à l'air [...]. Il n'est pas non plus entré par la bouche, car il ne se laisse ni manger ni boire ; et ce n'est pas par le toucher que je l'ai perçu, car il est impalpable. Par où est-il donc entré ?

Où peut-être n'est-il pas entré du tout, parce qu'il ne vient pas du dehors ? En effet, il ne fait pas partie « *des réalités extérieures* » (1 Cor 5,12). Mais il n'est pas non plus venu du dedans de moi « *puisqu'il est bon* » (ps 51) et que « *je sais qu'en moi il n'y a rien de bon* » (Rom 7,18). Je suis monté jusqu'à la cime de moi-même et voici que le Verbe la dominait de très haut. Explorateur curieux, je suis descendu au plus bas de mon être, et j'ai également trouvé qu'il était plus bas encore. Si j'ai regardé vers l'extérieur j'ai découvert qu'il était au-delà de tout ce qui m'est extérieur ; si je me suis tourné vers l'intérieur, il m'était plus intérieur que moi-même. J'ai reconnu alors la vérité de ce que j'avais lu : « *C'est de lui que nous avons la vie, le mouvement et l'être* » (Ac 17, 28). »

Nous nous arrêterons sur ce sommet de l'art et de la vie de Bernard. En se souvenant de ce qu'il nous dit : chacun est appelé à faire la même expérience.